

## POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Volume 13.

MONTREAL, MARDI 25 SEPTEMBRE, 1849.

No. 2.

### MÉLANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, MARDI 25 SEPTEMBRE 1849.

#### Études sur le Moyen-Âge

(PAR M. J. S. R., PTRE.)

Suite.

#### ÉTAT POLITIQUE DU MOYEN-ÂGE.

1<sup>ÈRE PARTIE.</sup>

C'est cet intérêt que nous devons tous porter à l'humanité qui nous fait élever la voix pour protester contre les inculpations qu'on adresse à une partie de son histoire. On dit que le genre humain a été stationnaire ou plutôt rétrograde pendant une période de dix siècles; que dans ce long intervalle un affreux despotisme pesa sur les peuples, en même temps que la nuit obscure de l'ignorance tenait les esprits dans les ténèbres de l'erreur et des préjugés. Et cet âge n'est nommé par un mépris insultant que celui de la barbarie. Eh bien! j'ai senti retomber sur moi cette injure faite à l'humanité. En prenant l'engagement de la repousser je crois venger la noble cause de la dignité humaine et je serai heureux de rendre un témoignage de respect et souvent d'admiration à ces peuples qui furent nos ancêtres. Non, nous ne descendons pas immédiatement de barbares. Un noble sang coulait dans les veines de nos pères: notre civilisation ne date pas d'hier: nous pouvons la faire remonter bien haut: la grande famille sociale à laquelle nous appartenons a eu un passé honorable; et dans les parchemins des vieux âges nous trouvons des titres de gloire et d'illustration. A l'époque dont je me suis constituée le défenseur, l'intelligence a exercé son domaine sur la société: les sciences, les lettres, les arts ont brillé de belles conceptions de l'esprit humain. Dans ces jours il y a eu, et constamment de nobles luttes contre l'oppression. Les camps battaient alors au nom de liberté, et ce mot puissant brisait sur des drapeaux nombreux. Une grande force morale, plus grande peut-être qu'à aucune autre époque, animait la société, et si des maux comme il s'en trouve dans toutes les années font souvent gémir l'historien de cette époque, celui-ci se félicite d'avoir à décrire des scènes de bonheur et de prospérité.

Voilà, MM. la thèse que nous nous sommes engagés de soutenir. Mais elle est immense et il a bien fallu nous la partager. Chacun de nous s'est donc préparé à présenter le moyen-âge sous un point de vue spécial: mais vous le sentez, ce ne peut être qu'un aperçu bien rapide que nous allons exposer à vos regards. Dans une ou deux séances académiques, on ne peut pas dire ce qui devrait faire la matière de plusieurs volumes. Nous tenons à avertir que ce n'est point une dissertation, que pour aujourd'hui du moins, nous voulons comprendre. Nous nous tenons purement sur la défensive: nous avons entendu appeler le moyen-âge une période d'esclavage, d'ignorance et de barbarie — nous maintenons qu'une telle qualification

vient de l'ignorance de son histoire. Et à l'appui de notre opinion, nous venons présenter un ensemble de faits, qui nous paraissent propres à donner une autre idée de cette époque.

Messieurs, une exposition de faits est bien sèche par elle-même: elle ne se prête guères aux ornemens de l'art oratoire: mais nous croyons qu'une déclamation, toute éloquente qu'elle fût, nuirait à notre thèse: ce n'est pas au reste ce que nous cherchons; le but de nos réunions, c'est la science. Et la vérité, dont nous croyons être les organes, la vérité, tout simple que soit son langage, a toujours droit d'être entendue.

Rien de plus opposé à la vérité que l'opinion qui nous représente le moyen-âge comme une période où le despotisme pesait de tout son poids sur les peuples infortunés et où les idées de la liberté civile et politique étaient entièrement méconnues. Loin de là, la liberté fut, à certaines époques sous quelques rapports plus respectée qu'elle ne l'est peut-être aujourd'hui. Les nations germaniques qui ont peuplé l'Europe avaient apporté des idées d'indépendance naturelle auxquelles le christianisme joignit ses maximes sur la justice, qui, appliquée à l'ordre politique, n'est que la liberté. Les conquérans barbares se sont moins immiscés dans les affaires des peuples conquis que celui qui ne se fait aujourd'hui (même dans le cas de cession pacifique (Hurtler, 3, 532)). Les provinces soumises continuèrent de se gouverner d'après leurs lois et coutumes: le droit municipal romain subsista toujours dans le midi de la France. Le gouvernement absolu n'exista nulle part. A cette époque, dit un célèbre publiciste, M. Hurtler, la puissance suprême n'était pas jalouse des droits des rangs inférieurs, et ne cherchait pas à les opprimer au moyen d'une organisation sociale, construite sur une théorie artificielle, qui n'admet qu'un assemblage d'individus isolés. Le système féodal fut une nécessité des temps, et d'ailleurs une sauvegarde souvent très utile contre les invasions. Au reste il ne fut guères en usage dans toute son extension que pendant l'espace de deux siècles: l'Italie, l'Espagne, la France Méridionale ne le connurent guères. Ses effets terribles en Angleterre, lors de la conquête, furent bientôt paralysés.

Heureusement, dit Lord John Russell, il ne fut pas permis au système de pousser ses racines à une grande profondeur, et le même écrivain fait observer un grand nombre de causes diverses qui promptement firent revivre la liberté. L'ancien axiome était: le sire ne doit pas moins un vassal que le vassal au sire. Et il fallut bien que le serf ne fût pas dans un état bien malheureux, pour que M. de Chateaubriand ait pu dire: le paysan serfideur-laboureur, demi-soldat, demi-berger du moyen âge était peut-être moins opprimé, moins ignorant, moins grossier que le paysan libre des derniers temps de la monarchie absolue, c'est-à-dire, sous Louis XIV et Louis XV. (Études historiques T. IV, P. 370.) On connaît l'ordonnance de Louis-le-Hutin, proclamant la liberté naturelle de tous les hommes, et abolissant le serfage dans ses états. M. Guizot, dit en parlant de cette ordonnance, que l'Empereur Alexandre n'aurait osé porter un pareil ukase en Russie.

Cette puissance des princes et des barons, qu'on nous représente comme si tyrannique et si violente, et qui le fut quelques fois en effet,

eut un contre-poids puissant dans la religion. Vous connaissez la *trêve de Dieu*, qui mit le peuple à l'abri de toute violence depuis le mercredi soir jusqu'au lundi matin. Le clergé si puissant alors, opposa un obstacle continuel à l'oppression. L'histoire du moyen-âge est remplie de faits qui ont mis cette vérité au-dessus de toute contestation. Le corps du clergé, dit M. de Chateaubriand, dans ses études historiques, était constitué de manière à favoriser le mouvement progressif. La loi romaine qu'il opposait aux coutumes absurdes et arbitraires, les affranchissements qu'il ne cessait de commander, les immunités dont ses vassaux jouissaient, les excommunications locales dont il frappait certains usages et certains tyrans, étaient en harmonie avec les besoins de la foule. Le clergé régulier était encore plus démocratique que le clergé séculier. Les ordres mendiants avaient des relations de sympathie et de famille avec les classes inférieures. Vous les trouvez partout à la tête des mouvemens populaires. En chaire, ils exaltaient les petits devant les grands et rabaisaient les grands devant les petits. Le peuple travesti en moine, put braver les puissances de la terre, et aller faire la leçon aux terribles châteaux. La liberté fut toujours dans le religieux un ardent défenseur, dont la parole ne fut presque jamais méprisée. St. Romuald força le digne Urséolo d'abdiquer la dignité qu'il avait usurpée, et obligeant l'empereur Othon III à faire pieds nus, un long pèlerinage, en punition de ses injustices; St. Bernard domptant par sa parole foudroyante le féroc Guillaume, duc d'Aquitaine; St. Antoine de Padoue allant reprocher sa cruauté au tyran Esselino, et le faisant trembler de tout son corps, voilà quelques traits de l'opposition du clergé aux vexations des princes; mais des faits de cette nature se lisent à toutes les pages de l'histoire du moyen âge, et montrent que rien ne fut moins libre que la tyrannie à cette époque.

Le clergé, en général, montra une indépendance admirable à résister à l'autorité perverse. Au concile de Poitiers où l'anathème était lancé contre Philippe Ier, roi de France, après la sentence fut-elle prononcée, que des hommes apostés lancèrent du haut du jubé une grêle de traits contre les évêques. Un clerc eut la tête brisée à côté des légats. Presque tous les pères demeurèrent immobiles: seulement ils ôtèrent leurs mitres. La vue de ces têtes vénérables et sans s'offrant à la mort arrêta les pierres dans les mains des assassins. Ce même Guillaume, que dompta depuis St. Bernard, avait été excommunié par l'évêque de Poitiers. Comme le pontife commençait la formule, le clerc tira son épée; il allait le frapper. L'évêque demanda un moment de répit, se recueillit et achève l'anathème; Frappe, dit-il, ensuite, maintenant je suis prêt. Non, dit Guillaume, je vous enverrais au Paradis. Cette défense du droit contre la force, qui caractérisa le clergé du moyen-âge, se montre jusque dans le 15<sup>e</sup> siècle dans le Dominica Savonarole, qui appela par Laurent de Médicis sur son lit de mort, refusa de le confesser à moins qu'il n'eût rendu la liberté à Florence. Au reste le clergé ne fut pas le seul à élever la voix contre le despotisme. La noblesse et plus tard les communes lui adressèrent d'énergiques remontrances. Et puis la conscience des souverains faisait souvent entendre des reproches à leurs passions, y mettait un frein salutaire. Henri

II faisant pénitence au tombeau de sa victime, St. Thomas de Cantorbéry; Philippe-Auguste ordonnant de distribuer 50,000 livres parisis pour dédommager ceux auxquels il aurait pu faire quelque injustice; Richard-cœur de lion, demandant publiquement pardon de ses vices, et nombre d'autres traits de ce genre montrent que le tyranisme trouvait sous toutes les formes de puissances dignes. Le souverain n'exerçait son pouvoir qu'après avoir été sacré par l'Église. Là, il lui fallait faire, comme condition essentielle de l'obéissance qu'il pourrait exiger, un serment solennel d'observer les droits de la justice et de la religion — Serment qui lui était souvent rappelé et qui devait le ramener au devoir.

D'ailleurs les souverains se liaient souvent eux-mêmes par leurs déclarations. Charles-le-Téméraire déclare par un acte formel que les grands de son royaume pouvaient résister au roi par la force des armes, s'il requérait quelque chose d'injuste. Henri Ier, roi d'Angleterre, André II, roi de Hongrie, Léon, roi de Danemark, Alphonse III, roi d'Aragon, reconurent le même droit à leurs sujets. St. Louis rendait la justice à tout le peuple sous le chêne de Vincennes, St. Ferdinand qui ne voulait pas charger ses sujets d'impôts disait: Je crains plus la malédiction d'une seule pauvre femme que toute l'armée des Maures. Rodolphe de Hapsbourg qui ne pouvait souffrir qu'on formât l'entrée de son palais à qui ce fut, dit-il, Je ne suis pas empereur pour être enfermé dans une cage: ce ne sont pas des exemples iniques dans ces siècles, il s'en faut de beaucoup.

On parle de la tyrannie des princes du moyen-âge; mais combien de rois d'empereurs, j'en passe encore aujourd'hui d'une renommée de justice, de vertu, d'amour pour leur peuple. Et remarquez-le, si le prince à cette époque était bon pour le mal, il était tout puissant pour le bien. Dans la longue suite des rois de France, combien de tyrans dignes de ce nom? — Un seul, Louis XI. Que de sages et glorieux monarques l'Espagne offre en compensation de Pierre-le-eruel! Si l'Angleterre et l'Allemagne nous présentent plusieurs princes violents et oppresseurs, ces pays nous font voir aussi la dignité des peuples qui se soulevaient contre une autorité tyrannique. Jamais, au moyen-âge on n'aurait pu supporter ces monstres sous lesquels Rome se courba si servilement. Tibère, Caligula et Néron sont des princes impossibles sur une terre chrétienne. Et il a fallu cet affaiblissement moral qui signale l'époque de transition du moyen-âge aux temps modernes pour qu'une grande nation ait pu se soumettre à la brutalité de maurs, à la cruelle tyrannie, aux caprices religieux d'Henri VIII. La fierté énergique du moyen-âge n'aurait jamais consenti à se laisser théier par un tranquille asservissement à un si ignoble tyran. Ainsi, pour résumer, au moyen-âge les abus du despotisme ne furent pas à beaucoup près aussi étendus qu'on l'a voulu soutenir, et l'autorité trouva un frein puissant dans la religion et les mœurs.

TOWNSHIPS DE L'EST, NOUVELLE COLONIE DE ST. JEAN-BAPTISTE DE ROXTON.

(Suite et fin.)

MM. LES RÉDACTEURS.

Du village d'Iberville partent, dans toutes les directions, des routes qui conduisent aux

différents rangs du Township. Ces rangs courent toujours de l'Est à l'Ouest et sont bordés de lots de deux cents acres de terre en superficie, dont dix acres de front et vingt en profondeur. Cependant la Compagnie, pour s'accommoder aux usages canadiens à modifier une bonne partie de cette division, afin de pouvoir donner à volonté des terres de soixante acres, c'est-à-dire, de trois sur vingt, comme on les partage dans nos seigneuries. Beaucoup de ces lots ont déjà été adjugés à de nouveaux colons, depuis un an; près de quatre-vingts sont dès maintenant en la possession de leurs acquéreurs, qui y voient passer une belle récolte en ce moment. La petite Colonie que nous avons conduite là, y est prospère et pleine d'espoir et de courage. Elle compte déjà près de quatre-vingt familles résidentes, chacune avec son habitation et son petit champ. Les uns ont défriché quatre, six, d'autres huit et même douze arpents de terre. Partout où l'on a jeté une semence saine, les grains ont poussé d'une manière tout à fait remarquable. Le bled, le bled d'inde, l'orge, les pois, les sarrasin, les patates sont à souhait. Entre autres, la ferme de Messieurs Séguin et Rocque est devant vous dans cette ville, produit en ce moment une récolte à faire envie à nos meilleurs habitants des rives mêmes du St. Laurent. J'y ai mesuré moi-même des tiges de bled de cinq pieds et deux pouces de haut qui portaient des épis dignes de leur taille. Les autres grains y sont en proportion. Malheureusement, la gelée des nuits du deux et du trois courant, en ruinant la plus grande partie du sarrasin et attaquant le bled d'inde, vient de porter un rude coup à la récolte attendue. Un autre accident non moins funeste avait déjà été cause, ce printemps, qu'un grand nombre avaient déposé en terre une mauvaise semence de bled d'inde; et ensuite cette semence n'ayant pu être renouvelée à temps, la sécheresse est venue en ralentir considérablement la croissance. Sans ces malheurs, dans lesquels la Providence a cependant ses vues sans doute, notre petite colonie aurait récolté une bonne partie du grain nécessaire pour se rendre à la prochaine moisson. Dans tous les cas l'année d'épreuve est passée. L'œuvre de la nouvelle colonisation des Townships a fait son expérience, à Roxton, et il est heureux qu'on puisse dire qu'il y a succès et espoir pour l'avenir. L'essai, le commencement était le plus difficile. Dans cet établissement la plupart des difficultés étaient grandes et les ressources minimes. Les colons y auraient dépourvus de tout, et souvent même sans le moyen de pouvoir prendre le temps de défricher leur propre lopin de terre pour le printemps. La plupart étaient peu habitués aux travaux de la terre; et même encore à ceux du défrichement. Cependant, avec du courage, du travail, et quelques petites ressources locales, savoir: quelques piastres que les moins pauvres ont pu faire gagner aux plus pauvres; les provisions que l'on se procurait en vendant de la cendre pour faire de la potasse ou du sel destiné à faire de la potasse; puis encore et surtout les 2200 que la bienfaisante association de la propagation de la Foi y a dépensés pour la construction de la chapelle, où chacun a eu sa part d'emploi et de gain; et en même temps, la libéralité toujours féconde de Monseigneur de Montréal, on a réussi à vaincre tous les obstacles. Et voilà aujourd'hui la Colonie avec

### FEUILLETON.

#### Un Missionnaire en Canada (en 1642)

II.

"Quand tous les Iroquois qui poursuivaient les Hurons furent revenus, après en avoir tué deux, ils nous transportèrent sur l'autre rive du fleuve, et (1) ils partagèrent entre eux le bagage des 12 canots. Il était assez considérable, car outre ce que chacun des Français apportait pour lui-même, nous avions 20 paquets qui renfermaient beaucoup d'objets d'Église, et pour les Missionnaires, des habits, des livres, et autres choses, que notre pauvreté chez les Hurons rendait vraiment précieuses.

"Pendant qu'ils faisaient ce partage, je baptisai ceux qui étaient suffisamment instruits. Ce nombre était un vieillard octogénaire. (2) Quand ensuite on voulut le faire entrer dans un canot pour suivre les autres, il dit à

(1) Ce lieu d'après un ancien manuscrit, devait être près de Sorel. Les Iroquois selon leur coutume gravent sur les arbres l'histoire de leur triomphe. A l'aide de ces lignes grossières et hiéroglyphiques, ils faisaient connaître le nombre et la qualité des captifs. Il était facile d'y distinguer le P. J. Juges parmi les autres. Les chrétiens qui trouvaient peu après ce triste monument voulurent en perpétuer et en sanctifier le souvenir en élevant une croix au même lieu. Il était juste que l'étendard des protestés marquât la route de ces héros de la Foi.

(2) Il se nommait Ondouterron.

ses bourreaux: "A mon âge, comment puis-je aller dans un pays lointain et étranger? Non, je mourrai ici": sur son refus, il reçut le coup de la mort, là où il venait d'être baptisé.

"Les Iroquois poussèrent un grand cri de joie, comme des vainqueurs maîtres de leur proie, et nous firent prendre avec eux le chemin (1) de leurs pays. Nous étions 22 captifs; car trois d'entre nous, avaient reçu la mort.

"Avec la grâce de Dieu, nous avons vraiment beaucoup souffert dans ce voyage, qui dura 13 jours, entr'autres choses la faim, la chaleur, les menaces, et la haine cruelle des sauvages et de très vives douleurs de nos plaies encore ouvertes et envenimées, et où maussaient déjà des vers.

"Ils trouvaient bien leur barbarie quand nous voyant épuisés par 5 ou 6 jours de marche, ils approchaient de nous de sang-froid, pour nous arracher les cheveux et la barbe, et enfoucer profondément leurs ongles toujours très aigus, dans ces parties du corps les plus délicates et les plus sensibles à la moindre piqûre: mais mon cœur souffrait bien plus encore, quand je considérais cette marche funèbre de chrétiens, parmi lesquels se trouvaient 5 anciens néophytes, et les principaux soutiens de l'Église naissante des Hurons.

"Une ou deux fois, je l'avouerai avec simplicité, je ne pus retenu mes larmes; j'étais affligé de leur sort et de celui de mes compa-

(1) Ils remontaient la Rivière de Sorel pendant longtemps nommée Rivière des Iroquois.

gnons, et l'avenir me remplissait d'inquiétude. Je voyais en effet les Iroquois mettre une barrière au progrès de la foi chez un grand nombre d'autres peuples, à moins d'un secours tout spécial de la divine providence. Le 8 du mois nous rencontrâmes une bande de 200 sauvages qui allaient en guerre (1). Ils nous accueillirent avec le préjugé qu'il faut prélever à la guerre par la cruauté, et que celle-ci est la mesure du succès de l'autre. Ils rendirent d'abord grâce au soleil, qu'ils regardent comme le Dieu des combats, et célébrèrent leurs compatriotes par une bruyante décharge de fusils. Alors ils coupèrent tous des bâtons dans la forêt voisine, pour se mettre en état de nous recevoir. Aussitôt que nous eûmes mis pied à terre, ils se rangèrent en deux haies et nous accablèrent tellement de coups que me trouvant le dernier, et par là même plus exposé, je tombai accablé par leur nombre et leur cruauté, au milieu du chemin pierreux qui conduisait à la colline sur laquelle ils avaient élevé un théâtre. Je m'attendais à mourir au milieu d'un pareil traitement. Aussi, soient faiblesse, soit lâcheté, je ne me relevai pas.

"Dieu seul pour l'amour et la gloire de qui il est honorable et doux de souffrir ainsi, connaît combien de temps et avec quelle barbarie ils me frappèrent. Poussés par une cruelle compassion, ils s'arrêtèrent enfin pour m'amener vivant dans leur pays. Ils me portèrent sur le théâtre, à moitié mort, et tout couvert de sang.

(1) Ils étaient plus armés dans une partie de la Lac Champlain.

"Je respirais à peine, lorsqu'ils m'ordonnèrent de descendre pour m'accabler d'injures, d'opprobres, et d'une infinité de coups sur la tête, les épaules et sur tout le corps. Je ne finis pas, si je voulais raconter tout ce que nous eûmes à souffrir, nous autres Français. Ils me brûlèrent un doigt et en broyèrent un autre avec leurs dents. Ceux qui l'avaient déjà été furent disloqués avec violence, de telle sorte que maintenant encore après leur guérison, ils sont horriblement difformes. Le sort de mes compagnons ne fut pas meilleur.

"Dieu nous fit bien voir qu'il prenait soin de nous, et qu'il nous éprouver, et non nous décourage. Un de ces sauvages qui ne respirait que le sang et la cruauté, s'approche de moi, qui me tenais à peine sur mes jambes et me saisissant le nez d'une main, il se prépare à me le couper avec un grand couteau, qu'il tenait dans l'autre. Que faire? Personne ne me venait en aide. Je me fis un petit feu, j'ai tendis immobile, me contentant de penser intérieurement un cri vers le ciel. Mais retenu par une force surnaturelle, il s'arrêta au moment de couper. Un quart d'heure environ après, il revint de nouveau à moi, comme s'il se reprochait sa timidité et sa lâcheté, et se mit en devoir d'exécuter son dessein, mais se sentant encore repoussé par une puissance invisible, il se retira. C'en était fait de moi. S'il m'eût mutilé, car les sauvages ne laissent pas la vie, à ceux qui sont dans cet état. Je fus ramené à mes gardiens, après tous les autres, et la nuit étant bien avancée. Il fallut la passer dans de grandes souffrances et sans

nonriture, dont j'étais presque entièrement privé depuis plusieurs jours.

"Mais ce qui rendait ces douleurs plus sensibles, c'était de voir exercer les mêmes cruautés envers les chrétiens Hurons, et traiter même plus mal encore le bon Eustache (1). Ils lui coupèrent en effet les deux pouces et par la plate de la main gauche il enfonceait jusqu'au coude un bâton très-aigu. Il supporta cette douleur avec un courage héroïque et chrétien. Le lendemain nous rencontrâmes encore d'autres canots de guerriers, qui coupèrent quelques doigts à nos compagnons. Pour nous, nous en fûmes quittes pour la crainte.

"Le dixième jour vers midi, nous laissâmes les canots (2), et nous mîmes 4 jours pour faire à pied le reste du voyage. Aux fatigues ordinaires, se joignit celle de porter les bagages: mais je fus ménagé, soit à cause de ma faiblesse, soit à cause du peu de cas que j'en paraissais faire. (Car j'étais plein d'orgueil jusque dans la captivité et en présence de la mort.)

"La faim se faisait toujours sentir de plus en plus, car nous n'avions pas de provisions. Nous avions ainsi passé trois jours, et le 4<sup>e</sup> quand les habitants du village vinrent à notre ren-

(1) Eustache Abatisiori.

(2) Ils étaient arrivés à l'extrémité du Lac Baptiste plus tard par le même P. Juges Lac St. Sacrement et nommé aujourd'hui Lac George. Il y avait environ 30 lieues de là au 1<sup>er</sup> village des Iroquois qu'on appelle Maquis comme les Anglais ont appelés Mohawks. Ce sont ceux que les Anglais ont appelés Mohawks.